

## Le maréchal ferrant ... Une époque disparue



M. Capet Eloi.

(Ph. « Liberté »)

A l'ombre de la colline d'Artois, vers les premiers contreforts du bois, l'on n'entend plus que rarement le chant du marteau sur l'enclume.

M. Capet Eloi a pris sa retraite et avec lui l'une des dernières maréchalleries de la région disparaît.

Voilà deux siècles qu'à cette même place rougissait le foyer, se martelait le fer, étaient ferrés les chevaux.

A cette époque, le maréchal-ferrant faisait bien souvent office de vétérinaire et devait soigner les chevaux boiteux, soigner les vaches, etc...

Bouvigny et ses alentours comptaient alors plusieurs maréchalleries.

A la déclaration de la guerre 1914-1918, il n'en existait plus qu'une tenue par le père de M. Capet.

Tout gosse, M. Capet Eloi fréquentait la forge. Le jeudi était le jour attendu où il ramassait les clous, les morceaux de corne et de cuir qui, vendus au brocanteur, lui faisaient quelque argent.

Le petit Eloi est cependant bon élève. A 12 ans, il est deu-

xième lauréat du canton et obtient une bourse départementale.

La guerre est déclarée, son frère mobilisé et le père tombe malade.

Alors Eloi, en dépit de son jeune âge, prend le chemin de la forge. Il doit se débrouiller seul. C'est alors que l'armée française s'installe à Bouvigny et occupe la moitié de la forge. C'est avec elle que notre maréchal-ferrant apprend véritablement son métier.

Le 21<sup>e</sup> corps français repart et est remplacé, en 1917, par les Anglais. Mais maintenant, M. Capet connaît son métier et à 14 ans il ferre les chevaux.

Dans ce secteur d'Artois la chose n'était pas sans danger, car les obus pleuvaient dru. Par trois fois, la charpente de la forge fut soufflée par les dé-

Ce n'est qu'en 1928 que M. Capet reprend officiellement la succession de son père. Depuis de nombreuses barres de fer rougies à blanc sont passées par ses mains.

Souhaitons lui une heureuse retraite.